

## AMILCAR CABRAL OU LE MYTHE DU BON PASTEUR

### *Une biographie ?*

La biographie est un art difficile. D'autant plus difficile qu'il existe autant de genres que de conceptions du monde et de l'individu. Même pour les marxistes, le choix de la biographie ne semble pas devoir être discuté lorsqu'il s'agit de personnages qui ont indiscutablement marqué l'histoire politique et le mouvement social. Je pense au Trotsky d'I. Deutscher par exemple. Pourtant, dès son introduction, P. Chabal nous engage dans un de ces faux débats qui esquivent toutes les vraies et importantes questions. Était-il véritablement nécessaire de se prémunir contre la prédominance des approches « structuralistes » ? Il est exact qu'il existe un danger de perception téléologique de l'histoire : l'historien sait tout à l'avance, il est moins libre qu'un romancier et les leaders nationalistes ou révolutionnaires sont l'objet d'un tel discours hagiographique... !

Mais tout cela est en fin de compte très secondaire. Car il y a des questions préalables que Chabal n'aborde *jamais*. Comment faire l'histoire de l'Afrique contemporaine ? Pour quels publics, avec quels partenaires et quels matériaux ? Quels sont les obstacles à une histoire « objective » du nationalisme ? P. Chabal n'évoque pas ces discussions à la fois intellectuelles et idéologiques, théoriques et pratiques. Ce refus de prendre en considération les lieux communs (à tous les sens du terme) de l'historiographie africaniste et africaine des années 1970-1980 donne une saveur étrange et presque discrète à cette étude. Chabal est un chercheur têtue : il s'en tient à la vérification d'une seule hypothèse qu'il prend bien soin de ne jamais remettre en cause (1).

(1) La littérature épistémologique sur l'histoire africaniste est de plus en plus considérable. Voir, par exemple, B. Jewsiewicki, « L'histoire en Afrique ou le commerce des idées usagées », in A. Schwartz (ed.), *Les faux prophètes de l'Afrique ou l'Afr(ieu)canisme*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1980, pp. 69-87. Le point de

départ de Chabal est le suivant : « Quel que soit le contexte de déclenchement des révolutions ou guerres du peuple, le rôle des révolutionnaires professionnels et du parti qu'ils forment est décisif dans le devenir du conflit politique qui s'en suit. » P. Chabal, *Amilcar Cabral*, p. 15.

Plus qu'une biographie, cet ouvrage est finalement l'étude politique d'un problème bien précis : la direction révolutionnaire d'une guerre du peuple (il s'agit, rappelons-le, du sous-titre du livre). Mais si la biographie se fonde sur une lecture des œuvres de Cabral et sur une enquête orale limitée (2), l'étude politologique est entièrement de seconde main et les comparaisons du dernier chapitre entre PAIGC, FRELIMO et MPLA sont parfois discutables à cause de l'inégalité des informations. Il faut préciser d'emblée ce que cette étude n'est pas :

1) il ne s'agit pas (ou en tout cas très rarement) d'une histoire sociale telle que la pratiquent les « nouveaux historiens » africanistes (3) ;

2) il ne s'agit pas non plus d'une réflexion visant à fonder une histoire populaire de la lutte de libération nationale (4) ;

3) il s'agit encore moins d'une analyse de la pensée d'A. Cabral (5).

P. Chabal veut montrer l'impact de la *personne* de Cabral sur la lutte en Guinée. Ce qui joue, c'est la vision du monde de Cabral, sa conception des rapports humains et politiques. Cette étude est en fait une histoire d'amour. Ni « optimiste » ni « sceptique » (les deux catégories de discours sur les révolutions du Tiers monde retenues par l'auteur), P. Chabal marque sa confiance en l'humanisme de Cabral et il essaie d'en démontrer la portée pratique. Malheureusement, P. Chabal nous offre une histoire édifiante. Le « héros » commet un parcours sans faute (sauf celle de ne pas assurer sa sécurité, d'où son assassinat !). Parcours sans faute confirmé par les erreurs qui suivent sa mort et une évolution qui va aller à l'encontre de tout ce qu'il a cru (jusques et y compris au coup d'État de novembre 1980) (6). Une fois constituée, la pensée de Cabral n'évolue guère (mais M. de Andrade nous dit le contraire (7)). C'est une vision statique, prudente et modérée que nous offre P. Chabal. L'enjeu de l'histoire des nationalismes — et des leaders nationalistes — du XX<sup>e</sup> siècle implique toutefois un peu plus d'imagination.

Le meilleur chapitre du livre est celui qui est consacré aux

(2) Voir P. Chabal, pp. 6-7, et la bibliographie, pp. 241-269.

(3) Je pense à des chercheurs comme F. Cooper, Ch. van Onselen ou J. Illiffe que cite P. Chabal.

(4) Voir les travaux de la section d'histoire du Centre d'études africaines de Maputo et notamment le journal *Nao vamos esquecer!* dont le n° 1 (février 1983) propose des éléments d'histoire orale de la lutte de libération mozambicaine.

(5) Voir l'étude de J. Mc Culloch, *In*

*the twilight of Revolution: the political theory of Amílcar Cabral*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1983, et le compte rendu de Angel Mwenda Mukandabantu dans *Review of African Political Economy* 27-28, 1983, pp. 207-213.

(6) Voir l'excellente étude de P. Chabal lui-même, « Party, state and socialism in Guinea-Bissau », *Revue canadienne des études africaines* 17 (2), 1983, pp. 189-210.

(7) Mario de Andrade, *Amílcar Cabral*, Paris, F. Maspero, 1980, 170 p.

années de formation de Cabral (1924-1959) (8). Le milieu familial, social et culturel, le processus d'acquisition de ses connaissances sont restitués de façon convaincante. Mais, par la suite, l'approche se fait moins détaillée alors qu'il s'agit de la période décisive de la vie de Cabral. Ainsi l'acquisition et la formation des connaissances théoriques et pratiques en matière de stratégie militaire, d'implantation politique et organisationnelle ne sont décrites qu'au travers des écrits du révolutionnaire ou de certaines grandes décisions. P. Chabal considère la sociologie de la guérilla comme aux marges de sa recherche et il se contente d'évoquer certains résultats de l'enquête de terrain de J. Cunningham (9). Cette première biographie politique (10) d'Amilcar Cabral me paraît insatisfaisante. Je pense honnêtement qu'il était quasiment impossible de faire mieux dans le contexte de la Guinée indépendante. Mais je regrette que P. Chabal puisse croire, et *laisser croire*, qu'un leader fonctionne grâce au seul charisme de son intelligence et de sa bonté. C'est trop beau pour être vrai.

### *Idées, textes et pratiques de la pensée*

Parce qu'il privilégie l'homme, ce mélange de pensée et de pratiques, P. Chabal se donne rarement les moyens d'étudier en tant que telles la pensée de Cabral (et encore moins, nous le verrons plus loin, ses pratiques). Même si tout l'ouvrage évoque la pensée de Cabral, l'analyse systématique de cette pensée ne prend que vingt pages, soit un dixième du volume. C'est trop peu, même si l'objet de P. Cabral n'est pas le contenu des idées du leader guinéen. Et d'abord une première question : comment définir l'œuvre écrite de Cabral ? La question de la constitution du corpus des œuvres complètes n'est jamais soulevée. P. Chabal sépare les écrits sur l'agriculture des autres écrits, mais il n'examine jamais (sauf pour les textes à usage extérieur, et encore), la spécificité des publics et des styles (11). Ensuite, il ne périodise nullement cette pensée. L'évolution des conceptions théoriques ou stratégiques, les contradictions internes ne reçoivent aucune attention. Je mets en

(8) Voir chapitre 2, pp. 29-53. Chabal reproduit en cela la démarche de Mario de Andrade sans nous donner tous les détails que nous donne ce dernier. Ainsi l'admiration des « classiques » dans la famille paternelle de Cabral expliquerait le Juvénal du père et le Hamilcar originel... d'Amilcar.

(9) Voir sa thèse de Ph D soutenue à la School of Oriental and African Studies, « Nationalist development in Guinea-Bissau », d'après la note 41, p. 227.

(10) Voir l'affirmation de l'auteur p. 2. Mario de Andrade sous-titre son livre « Essai de biographie politique ».

(11) M. de Andrade fait la différence entre les discours à usage externe et les documents à usage interne, voir *op. cit.*, p. 108. Il explique même que « dans les communiqués et les rapports de 1963-1964, l'observateur extérieur ne peut déceler la *vie intérieure* de la guérilla, ni pénétrer dans sa vraie nature sociale » (p. 107).

doute le sérieux de la remarque sur « ... une cohérence interne et une consistance au cours du temps » (p. 186), par principe, et en cela, je ne fais que suivre P. Chabal qui évoque le réalisme de Cabral. Cette pensée n'est pas un bloc monolithique, dogmatique, qui exigerait une adhésion non critique. Mais on aimerait que P. Chabal nous montre comment Cabral pense ou du moins comment il manifeste son travail et sa pratique de réflexion dans ses écrits. Cette question de méthode, non seulement stylistique et épistémologique, mais aussi historique et politique, P. Chabal ne se la pose jamais. Je pense qu'il y a là une grave lacune. Étant donné la vie et la fonction des écrits de Cabral, il fallait définir le rôle de ces écrits dans sa pratique et dans le mouvement même de « la guerre du peuple » (12).

L'examen du contenu des idées elles-mêmes est encore plus décevant. J'ai l'impression que la « culture » marxiste de P. Chabal lui joue des tours et que, là aussi, il aurait pu se demander d'où venait le marxisme de Cabral : qu'avait-il lu et pas lu ? A quelle époque et dans quel contexte interprétatif ou pratique (13) ? Peut-être est-il impossible de retracer les sources de la pensée de Cabral. Mais le politologue d'aujourd'hui ne peut se contenter du genre « l'homme et l'œuvre ».

La discussion même des idées est parfois marquée du sceau de l'extrême prudence, surtout sur le thème des classes sociales. Pour ce qui est de la période pré-coloniale et de la nature des groupes ethniques, culturels et villageois, il est symbolique de noter la naissance parallèle, dans les années 1960, de l'anthropologie économique marxiste. Mais Cabral a élaboré lui-même (?) une conception a-stalinienne des stades et du rôle de la lutte des classes. L'élément dynamique de l'histoire, c'est le niveau des forces productives et non pas la lutte des classes qui n'existe pas avant le capitalisme et le colonialisme. Et pourtant le grand apport de Cabral est son « ancrage sociologique » (14) : sa description des contradictions sociales et culturelles d'origine traditionnelle ne serait-elle pas en contradiction avec cette affirmation générale et péremptoire ? P. Chabal note très justement la pertinence des divisions de classe, d'ethnie et de race dans l'engagement politique selon Cabral. Ainsi ce dernier offre à plusieurs reprises une vision réaliste de la paysannerie qui n'est pas révolutionnaire et qui est difficile à mobiliser politiquement.

P. Chabal résout le fameux problème du suicide de la petite-bourgeoisie par une approche léniniste. Lui qui valorise tant

(12) Pour M. de Andrade, il existe là une véritable méthodologie de la mobilisation de la parole.

(13) M. de Andrade est aussi silencieux sur ce point. Je n'ai pas lu J. Mc Culloch.

(14) M. de Andrade *op. cit.*, pp. 104.

l'humanisme et le réalisme de Cabral sombre plusieurs fois dans ce que j'appellerai le léninisme le plus caricatural, en prêtant de plus cette démarche à Cabral lui-même ! Ce sont la structure du parti et la nature de sa direction qui font la différence. La combinaison d'un empirisme descriptif et du volontarisme persuasif du leader expliquent le flou idéologique de Cabral. P. Chabal insiste longuement sur le refus d'un modèle tant technique qu'idéologique du socialisme à venir. Néanmoins, on aimerait savoir pourquoi Cabral, analyste si fin et efficace de la Guinée, reste assez silencieux sur les formes *concrètes* des autres États, néo-coloniaux ou « socialistes ». P. Chabal note évidemment que Cabral a écrit fort peu sur d'autres sujets que la Guinée. On pourrait être conduit à penser que le moralisme et le pragmatisme de Cabral s'accommodaient fort bien de soutiens immoraux.

Le Cabral de la culture est évidemment le personnage le plus prolixe, le plus intéressant et le plus prometteur. Ses remarques sur l'aspect petit-bourgeois des renaissances culturelles (parce qu'elles se pratiquent notamment dans une langue européenne), sur son refus d'idéaliser le passé africain, confirment son réalisme « historique ». Mais P. Chabal a tort de parler de refus de la spéculation théorique car le Cabral théoricien de la culture propose des analyses de portée extra-guinéenne, pour une fois, et qui sont critiques des expériences africaines de l'indépendance. Toujours est-il que ce panorama des idées de Cabral me paraît inégal et incomplet. Mais comme P. Chabal estime que ces idées s'effacent derrière les actes de leur auteur, faut-il en conclure que les idées ne servent à rien ? Cabral n'aurait pas tant écrit et parlé s'il pensait que ce type d'*actes* était inutile. Son travail de penseur et d'écrivain est une dimension importante de sa vie, et faire l'impasse sur le travail politique qui s'exprime à travers cet instrument est tout à fait surprenant de la part d'un chercheur en sciences sociales.

### *Actions et comportements*

Car la position de P. Chabal est sans ambiguïté sur ce point : Cabral était avant tout un homme d'action. « On comprend mieux sa direction politique en examinant plutôt ce qu'il a fait que ce qu'il a écrit » (p. 167). Pour P. Chabal, Cabral est avant tout un professeur et un pédagogue. Le Cabral qui forme lui-même les futurs cadres du PAIGC à Conakry à partir de 1960 définit la matrice de l'esprit et de l'action du révolutionnaire. Cabral est un diplomate. Il est celui qui veut persuader et convaincre. Trois termes reviennent sans cesse sous la plume de P. Chabal : moralisme, volontarisme, humanisme. P. Chabal récuse peut-être la psycholo-

gie historique (p. 13), mais il n'empêche que la personnalité de base de Cabral est celle d'un homme bon et efficace.

Ce parti-pris de privilégier les actes et non les idées, puis les motifs par rapport aux actions, fait que le lecteur ne comprend finalement pas très bien les raisons du succès du PAIGC sur le terrain. Le congrès de Cassaca et la découverte du militarisme, du localisme et de l'ethnisme sont présentés de façon très dramatique par P. Chabal (15). Je ne doute pas qu'il ait été dramatique, mais la force de Cabral qui remet le parti sur les rails ressemble trop à celle d'un Superman...

P. Chabal utilise une méthode tout à fait discutable, selon moi, pour mesurer l'influence de Cabral. On ne peut apprécier ces éléments de la même façon pendant la guerre et après la guerre, c'est-à-dire en gros du vivant de Cabral et après sa mort. Juger *a posteriori* de son influence par le maintien de sa ligne jusqu'à l'indépendance officielle, en octobre 1974, n'est pas très convaincant car les jeux sont largement faits en janvier 1973. Mais l'État indépendant se trouve soumis à des forces sociales que le PAIGC, au pouvoir pourtant, contrôle de plus en plus difficilement.

Cabral aurait peut-être su analyser ces phénomènes ; aurait-il pu contraindre le PAIGC à ne pas les subir ? Il est impossible de le dire ; il est permis honnêtement d'en douter, vu ce qui se passe au Mozambique ou au Zimbabwe.

Je ne sais s'il faut choisir entre la sociologie, l'anthropologie, l'histoire ou la science politique. Mais ce qui manque à cette description des œuvres de Cabral, c'est la pratique au sens quotidien et concret. Cet oubli paraît d'ailleurs paradoxal si l'on s'en tient à l'état d'esprit du biographe qui préfère s'en tenir à la pratique *théorique* (au sens classique du terme). Un excellent (si l'on peut dire) exemple nous est offert par les trois pages consacrées à la justice dans les zones libérées (pp. 120-124) qui ne sont qu'une description abstraite de la réalité et qui disent plutôt ce qu'elle doit être que ce qu'elle fut. C'est pourquoi il me semble un peu présomptueux d'affirmer que Cabral n'était pas un théoricien mais un homme d'action si l'on ne décrit pas les conditions de prise de décision ou d'exécution des décisions.

Pourtant, P. Chabal a en partie raison. Son Cabral, auquel il s'identifie de façon trop visible, était sûrement un homme de terrain, de dialogue et de décision concrète. Cabral devait être un travailleur infatigable, capable de passer d'une assemblée de villageois à celle de l'ONU. Mais pour réaliser tout cela, au-delà du caractère, il faut des idées et surtout de la suite pratique dans les idées.

(15) Il n'empêche que M. de Andrade Chabal fait silence : voir *op. cit.*, pp. 107-110.

C'est la description et l'explication de ces mécanismes de pensée et d'action qui manquent. C'est à l'évidence un problème de sources et d'enquête orale. Mais il nous faut apprécier P. Chabal sur son livre : son Cabral est parfait au-delà des hommes en un sens.

### *Une comparaison incomplète*

L'existence d'un dernier chapitre comparatif sur les guerres du peuple dans l'ensemble des colonies lusophones confirme bien l'aspect second de l'objectif biographique. La démarche de P. Chabal me paraît contradictoire et ambiguë dans ce chapitre. Il discute les facteurs qui définissent le contexte de façon à minorer leur rôle déterminant, et pourtant il en souligne l'importance par ailleurs. Il retient quatre dimensions dans le contexte des luttes de libération nationale : la géographie et l'écologie, l'ethnicité et les caractéristiques sociologiques, le développement socio-économique colonial et les données internationales. P. Chabal s'efforce de nous démontrer qu'aucun de ces facteurs n'explique à lui seul le succès ou l'échec d'un mouvement de libération. Mais qui pourrait affirmer le contraire ? Je suis prêt à partager cette prudence jusqu'à un certain point. Néanmoins il me semble que les problèmes de taille et de composition ethno-sociale de la Guinée, de l'Angola et du Mozambique sont tout de même d'une telle importance qu'on ne peut donner tout le rôle déterminant au seul processus politique de stratégie, d'organisation et de direction. Il est évident qu'il n'y a pas « de simple corrélation entre les conditions socio-économiques et la conscience politique » (p. 197). Mais il ne faut pas arguer de l'existence d'affirmations dogmatiques sur ce point, que ce soit de dirigeants révolutionnaires ou de... chercheurs, pour sous-estimer le poids de certains facteurs. P. Chabal explique d'ailleurs très judicieusement les processus de politisation de l'ethnicité et explique de façon plutôt politique la pseudo-opposition entre Cap-Verdiens et Guinéens. Ce processus de politisation ne joue pas arbitrairement, alors que P. Chabal nous donne parfois l'impression qu'il s'agirait d'une manipulation.

Cette vision des choses, qui sous-estime le contexte et valorise le processus politique (16), tend à démontrer que le contexte n'avait rien de révolutionnaire et que le déclenchement des luttes s'expliquerait par la seule décision politique. Faute d'une théorie dialectique du contexte historique (la *période* des luttes de libéra-

(16) Ce dernier comprend les phénomènes suivants : la mobilisation politique, la coalition ethnique et l'unité nationaliste,

l'organisation et la direction du parti, les zones libérées et la légitimité politique, la diplomatie et les relations internationales.

tion nationale du Tiers monde) et de la conjoncture, P. Chabal retombe paradoxalement dans le léninisme le plus classique : la création de la conjoncture par l'organisation. P. Chabal ne discute jamais de la nature de la revendication nationaliste. Il la considère légitime et c'est la forme de la mobilisation politique qui transforme celle-ci en mouvement révolutionnaire (17). Dans sa conclusion (pp. 217-219), P. Chabal nous explique que c'est l'articulation entre parti moderne et population rurale au cours de la guérilla qui pousse le nationalisme à devenir révolutionnaire et que ce nationalisme n'a rien à voir avec le mouvement qui a conduit aux décolonisations constitutionnelles.

Je pense que P. Chabal se trompe : les cas de la Guinée Conakry et du Ghana, bien que remontant à la première génération des socialismes africains, démontrent qu'il y a eu des mobilisations « pacifiques » réussies pour obtenir l'indépendance. P. Chabal refuse les explications toutes faites, mais, dans son souci de nous prouver (à juste titre) le rôle unique de Cabral et le profil « bas » (empirique et non théorique) de sa pratique, il confond les attributs du personnage, l'efficacité d'une organisation politico-militaire et les concepts explicatifs de ce type de phénomène. Cabral aurait réussi parce qu'il se fondait sur la persuasion et la confiance, parce qu'il refusait de recourir à la coercition, à l'argument d'autorité et au dogmatisme idéologique. Mais il aurait aussi réussi parce que le parti arrivait à contrôler l'ensemble des données et savait s'adapter. Cabral aurait été un léniniste pragmatique. P. Chabal n'évoque jamais le léninisme de Cabral et je pense que cela tient à une vision erronée ou mal informée de cette conception de la politique révolutionnaire. P. Chabal traite Cabral comme une espèce d'auto-didacte politique (au sens théorique) dont le sens du terrain expliquerait le pragmatisme révolutionnaire (il n'existe pas de modèle). Pourtant P. Chabal explique que Cabral était souvent absent de Guinée dans les années 1970 et donc il était normal qu'il se soit cultivé lors de ses fréquentations internationales. Là encore la sous-estimation de la pratique intellectuelle et théorique de Cabral provoque une image déformée — par défaut — de sa pratique réelle.

La contre-épreuve de ce que j'avance, on la trouve paradoxalement dans un article de P. Chabal (voir la note 6). L'excellente évaluation de l'héritage de Cabral se fait grâce à une analyse des contradictions sociales internes. Mais ces dernières sont-elles douées d'une existence tout simplement parce qu'elles sont visibles (dans les textes, dans les événements) pour l'observateur étranger ? Pourquoi P. Chabal sous-estime-t-il les contradictions équivalentes

(17) P. Chabal ne discute jamais des liens entre résistances primaires et résistances secondaires tels que T.O. Ranger, par exemple, les a expliqués.



pendant la guerre de libération elle-même ? P. Chabal se fait piéger par le nationalisme dont la fonction première est d'occulter les luttes et contradictions de classes internes à « la nation » dominée par le colonialisme. Finalement P. Chabal ne diffère guère des « optimistes » du genre de B. Davidson (18) et il ne conteste nulle part les théorisations de Cabral sur la « nation-classe » (p. 172).

Le nationalisme « politique » et les luttes — armées — de libération nationale font partie *du même type de mouvement social*. La spécificité politique (et organisationnelle) de la guérilla qui proviendrait de la volonté du leader du mouvement, m'apparaît comme une vision idéaliste de la réalité, même si elle comporte une bonne part de léninisme implicite. Le volontarisme éclairé d'un Lénine ou d'un Trotsky n'a pas empêché le détournement de l'indépendance et les mésaventures du coup d'État de 1980. Pourquoi P. Chabal, qui a su nous expliquer de façon excellente ce détournement, ne s'est-il pas interrogé quelque peu sur l'image d'Épinal qu'il nous a proposée du leader, peut-être moins responsable qu'il le pense des succès — et donc ensuite des erreurs — du PAIGC ?

Jean Copans

(18) Voir l'*Afrique au XX<sup>e</sup>, L'éveil et les combats du nationalisme africain*, Paris, Éditions J.A., 1979, 446 p. et ses livres sur la Guinée.